

# LE COURRIER MUSICAL

COLLABORATEURS :

MM. Camille Bellaigue — Camille Benoit — Eugène Berteaux — A. Bertelin — Ch. Bordes — P. de Bréville — M. Boulestin — M. Daubresse — Victor Debay — Etienne Destranges — Albert Diot — F. Drogoul — Georges Dunan — Jean Darnay — Eva — Fledermaus — L. de Fourcaud — Ernest Guy — Omer Guiraud — René Héry — Vincent d'Indy — P. E. Ladmirault — Lionel de la Laurencie — Paul Leriche — Paul Locard — Mathis Lussy — Octave Maus — Jean Marcel — Raymond-Duval — Guy Ropartz — M. Scharwenka — Jean d'Udine — Henry Villeneuve — Boîte à Musique, etc.

LE COURRIER MUSICAL PARAÎT PENDANT TOUTE L'ANNÉE, LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

*A nos dévoués Collaborateurs,  
à nos Amis, à nos Lecteurs,  
nous adressons nos meilleurs sou-  
haits de nouvelle année.*



## ESSAI SUR L'INSPIRATION

*Y drag ar; awen, awel, awon.*  
(Les Triades)

Les Loix choses couantes:  
l'inspiration, le vent, le fleuve.

On déclare souvent « inspirées » des manifestations tellement diverses de l'intelligence créatrice, que je me demande s'il ne serait pas possible et utile d'étudier, sous un point de vue très général, en quoi consiste l'Inspiration et quel en est le mécanisme.

D'un côté nous voyons, en effet, le gros public, amateur d'élucubrations simplistes, et combien banales, le plus souvent ! se révolter contre les productions des érudits et déclarer « qu'elles sont uniquement de la science, quelles manquent d'inspiration ». Et d'autre part, au contraire, ce mot d'« inspiration » semble brûler les lèvres de certains artistes qui affectent de négliger un facteur si suranné et pensent remplacer par l'habileté les inutiles élans de l'âme.

Il faut que les uns ou les autres, peut-être même les uns et les autres, conçoivent bien faussement l'inspiration pour différer d'opinion à ce point, et ces divergences — comme tant d'autres ! —

doivent provenir de quelque malentendu.

Essayons donc de le dissiper et posons, dans ce but, la question sur son véritable terrain.

En premier lieu considérons un individu qui, merveilleusement doué dans son adolescence pour la production intellectuelle, apte à traduire esthétiquement ses émotions, néglige de se donner, par un exercice suffisant, par un sérieux travail, un ferme outil de production. Il grandit ; peu à peu ses facultés s'étioient, il n'ose plus rien entreprendre, devient indifférent à l'Idéal, incapable du moins à en créer la moindre parcelle, et bientôt meurt entièrement à l'Art. D'un autre côté regardons le jeune homme qui, d'abord insoucieux de tout travail de l'esprit, dénué de propension naturelle à composer quoique ce soit, s'éprend tardivement du Beau, rêve de produire à son tour, et parvient à force de travail à réaliser des œuvres artistiques. — la volonté servie par une adresse acquise remplaçant pour lui les facultés natives du précédent sujet. Voyons enfin, chez certains êtres, doués d'une invincible volonté d'art, s'unir les dispositions naturelles de l'un avec les fortes connaissances de l'autre.

Puis demandons-nous, en nous reportant à ces trois exemples, ce que l'on entend par un inspiré. Devrons-nous dire que l'enfant dont nous parlions d'abord fut inspiré dans son adolescence ? que le jeune homme travailler le devint dans son âge mur ? ou que seul est vraiment digne de ce titre l'artiste réunissant les tendances innées

à l'habileté professionnelle acquise laborieusement ? Discuter une telle question c'est précisément définir le mot *inspiration*, sur le sens et la valeur duquel le présent Essai doit porter tout entier.

De prime abord il semble que l'enfant doué d'imagination créatrice mérite forcément le nom d'inspiré. Toutefois, pour peu que l'on y réfléchisse, on ne tardera pas à le lui refuser. D'une part, si l'inspiration résidait exclusivement dans une aisance native à parler le langage des arts, elle demeurerait constante, et l'on verrait tout individu muni de ce don précieux capable de s'en servir n'importe à quel moment de son existence, même après en avoir négligé l'emploi durant de longues années. D'autre part les productions résultant uniquement d'aptitudes instinctives ne présentent jamais les caractères qui distinguent les œuvres supérieures et vraiment inspirées. En considérant les travaux précoces, mêmes des plus grands génies, force est de reconnaître que ces œuvres, intéressantes comme prémices d'une opulente moisson, ne présentent en soi qu'un attrait secondaire et qui nous semblerait nul, si elles n'avaient été suivies bientôt de créations sublimes.

Cependant la similitude entre les essais de l'adolescent, qui plus tard désertera le culte de l'Idéal, et les balbutiements des plus grands artistes dont s'enorgueillit l'humanité suppose à cette aptitude créatrice instinctive un rôle indéniable dans la production artistique, et ce penchant naturel à se servir de l'Art comme mode suprême d'expression

constitue bien une promesse insuffisante mais nécessaire de génie.

Nous aurons à examiner bientôt la part de cette tendance instinctive dans l'Inspiration ; revenons pour l'instant à l'artiste par volonté.

Ici le premier mouvement serait de refuser, au contraire, toute inspiration à l'homme qui parviendrait, à force d'études, à parler, lui aussi, le langage hiératique du Beau. Raisonner de la sorte ne constituerait pourtant rien moins qu'un déni de justice. Si, d'un côté, ce travailleur peu doué naturellement crée le plus souvent des œuvres froides et sans émotion, la seule possibilité, pour un individu jadis incapable de la moindre trouvaille, de réaliser des formes plastiques implique, dans la connaissance des procédés eux-mêmes, un caractère puissamment excitateur. Et, d'ailleurs, il peut arriver accidentellement à ce bon ouvrier de l'Art de créer, une fois dans sa vie, une œuvre de premier ordre, dont serait incapable, faute de préparation, tout individu naturellement plus poète que lui, mais démuné d'une indispensable éducation théorique.

Cependant le patient et laborieux artisan de l'Art demeure généralement tyrannisé par le monde extérieur, et l'impulsion qu'il reçoit de son adresse théorique ne détermine en lui que des élans incomplets. A force d'écrire de bons vers, peut être en pourrez-vous composer accidentellement de beaux ; à force de créer des harmonies correctes, vous en trouverez par hasard de troublantes ; à force de peindre de solides morceaux, vous réaliserez un jour, grâce à quelque modèle exceptionnel, un tableau superbe. Mais, en général, l'artiste par volonté ne possède pas les formes, ce sont les formes qui le possèdent, et cet esclavage presque constant entrave invinciblement l'essor des grandes envolées.

Malgré tout, il nous faut reconnaître dans l'adresse professionnelle un sérieux élément inspirateur. Sans habileté technique, la propension instinctive demeure stérile. L'homme de goût soudainement désireux, en présence d'un événement extérieur, d'exprimer esthétiquement les états de son âme troublée, demeure victime de l'impuissance matérielle, contre laquelle sa plume ou son pinceau se

battent en vain ; et le flambeau vaillant de la pensée meurt sans avoir pu fixer sa lumière dans quelque œuvre durable.

Aussi l'histoire de l'Art nous montre-t-elle, dans toutes ses grandes figures, les *tendances créatrices* et l'*habileté technique* concourant également à la naissance et au développement de l'inspiration.

Les artistes de premier ordre, maîtres de leurs pensées qui les servent à tout moment, autant que de leur science jamais tyrannique, dressent leurs œuvres d'une main comme d'un cœur souverainement indépendants ; et ces œuvres reflètent, en l'agrandissant, la nature tout entière qu'elles égalent par la vérité et qu'elles surpassent en émotion latente et instinctive.

De telle sorte que si je prétends définir d'un mot l'Inspiration, et la concevoir dans toute son étrange et troublante grandeur, je ne puis le mieux faire qu'en la déclarant : L'Épanouissement de la Liberté intellectuelle ; — merveilleux épanouissement qui se poursuit et s'atteint par les deux éléments que je viens de désigner et dont je voudrais étudier ici la nature et l'emploi.

(A suivre)

JEAN D'UDINE.



A PROPOS

DU

## CHANT DE LA CLOCHE

Marseille, Décembre 1900.

Ceci n'est pas une étude sur M. Vincent d'Indy. Une étude sur un musicien aussi complet, dont l'œuvre se répartit en des genres si différents, exigerait des développements que ne comporte pas un simple article et une compétence que je suis loin de posséder. Au reste il est toujours dangereux de porter un jugement définitif sur un génie dont l'évolution n'est pas encore terminée. Tout au plus pourrait-on indiquer les étapes déjà parcourues. M. d'Indy a subi à l'origine de très puissantes influences. Il s'en est peu à peu affranchi. Nul doute que le grand Franck ne l'ait aidé à se soustraire à la tyrannie wagnérienne. Il sera sans doute très intéressant pour la critique de

l'avenir de démêler ces influences et de préciser cette évolution. Elle pourra avec toute l'impartialité nécessaire déterminer la portée de l'œuvre du maître et apprécier s'il a vraiment, comme l'imprudemment affirmé tel de nos musiciens, engagé l'école Française dans une voie dangereuse. Mais les contemporains ne peuvent pas s'abstraire suffisamment pour déterminer le caractère novateur d'une musique ou d'une littérature, pour situer à sa place exacte un musicien parmi ceux qui le suivent et qui l'ont précédé.

Aussi voudrais-je seulement, à propos de l'audition du Chant de la Cloche à Marseille, essayer de marquer quelques-uns des caractères qui font à mon sens de M. d'Indy le plus grand et le plus sincère de nos musiciens contemporains. Sans m'attacher à l'étude de ses procédés, je voudrais mettre en lumière les qualités hors pair et hautement personnelles de ce musicien, qualités caractéristiques, qui, malgré la diversité des manifestations, se retrouvent intactes et vivaces dans ses autres productions. Et ces qualités, qui sont la marque propre de son génie, je voudrais montrer qu'elles sont essentiellement Françaises et populaires.

Je sais que mon entreprise peut paraître téméraire. Peut-être même fera-t-elle sourire car, s'il y a un reproche que l'on a souvent fait à M. d'Indy, c'est bien celui d'avoir composé de la musique trop savante, et difficilement accessible. Sous son aspect presque élogieux, le reproche est plus grave, qu'il ne paraît ; il revient à dire que la musique de M. d'Indy est de la musique de décadence.

En effet il y a décadence du jour où il y a rupture entre la nation et l'artiste, du jour où celui-ci, s'isolant dans ses conceptions, méconnaît les aspirations de la foule. Dès lors, désintéressée d'un art qui n'est plus fait pour elle, la foule abandonne l'artiste qui, retranché de la vie nationale, ne peut plus s'y retremper. Ainsi cesse ce grand courant, cet échange continu de sentiments et d'idées qui, seul, donne aux œuvres l'inspiration forte et vraiment puissante. L'artiste ne s'adresse plus qu'à un public spécial, à un groupe que son orgueil qualifie d'élite et qui n'est souvent qu'une coterie. Intelligents et lettrés, ceux-là ne croient plus guère au sentiment, et prisent surtout l'expression rare. Ils aiment le relief exagéré des images, et sacrifieraient volontiers